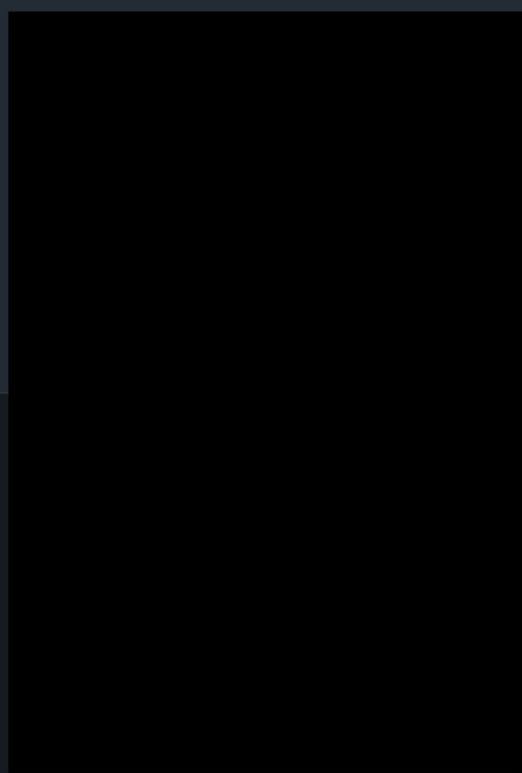




LE NOIR

PIERRE MASSIAS

Pierre Massias

Le Noir

© Pierre Massias, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1710-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ceci est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, ou avec des événements réels, ne pourrait être que fortuite.

Contact : p.massias@icloud.com

À Catherine,

*À toi qui as pris le temps de lire ces pages,
de les écouter presque autant que de les parcourir,
d'y poser ton regard, tes conseils et ta sensibilité.*

*Merci pour ton écoute attentive, tes mots justes,
tes encouragements et ces échanges qui, à leur manière,
ont accompagné le chemin de ce roman.*

Avec toute ma gratitude et mon affection

CHAPITRE 1

LE VIEUX, LA VIEILLE ET LE PETIT CHIEN

Dijon, le mercredi 17 janvier 2018

Le corps de la vieille, assise dans son fauteuil, est tout entier tendu vers la Directrice qui fouille les tiroirs. Le vieux est mort hier.

Il s'est écroulé pendant le diner, la tête dans son assiette. Les pensionnaires en sont encore bouleversés ce matin, « surtout les femmes » s'agace la vieille. On a mal dormi. On ne parle que de ça, dans les couloirs, à travers les cloisons des chambres, au restaurant. Mais la vieille se tait. La vieille ne sortira pas. La vieille ne sortira plus. Personne ne lui adresse la parole et elle ne parle à personne. « Ah vraiment, elle lui rendait la vie infernale. Un homme si aimable, si enjoué, toujours le mot pour rire et si bien de sa personne », médit-on. Les tendons du cou de la vieille étirent en un méchant rictus les plis de sa bouche aux lèvres absentes. La vieille est méchante. Les doigts crispés comme des serres sur les accoudoirs de bois vernis, elle détaille impitoyablement les moindres mouvements de la nouvelle Directrice qu'elle saura bien mater comme les autres. Tout en fouillant dans ses tiroirs, la gamine lui adresse un sourire professionnel encore mal assuré. « Elle est bien sottée cette petite et si mal arrangée. Grosse, trop grosse vraiment, elle ne ressemble à rien », pense la vieille.

— Comment vous appelez-vous ma petite ?

— Je suis Mademoiselle Duvier, la nouvelle Directrice. La vieille l'interrompt d'un mouvement impatient de la main.

— Je sais, je sais !

— Nous ne nous étions pas encore rencontrées, je crois ? reprend la Directrice d'une voix légèrement altérée en tendant à la vieille une main qu'elle ne prend pas

— Votre prénom ? La jeune femme hésite

— Stacy, Madame Minker

— C'est votre premier poste ma petite Stacy ? Un prénom ridicule et vulgaire, pense la vieille

— Comme Directrice, oui

— Et quel âge avez-vous ?

— Vingt-sept ans Madame mais...

— C'est bien jeune !

— ...Mais j'ai déjà été deux fois adjointe dans des établissements de la fondation, proteste la jeune femme. La vieille hausse les épaules

— Pourquoi fouillez-vous dans mes tiroirs Mademoiselle la Directrice ?

La jeune Stacy ne répond pas, elle rosit, elle tend à la vieille un paquet de photos qu'elle vient de trouver. Le vieux prenait beaucoup de photos. Il faisait interminablement prendre la pose. Cela exaspérait la vieille.

— Voulez-vous que je les range avec les autres affaires de votre mari ? demande la Directrice.

— Non, montrez cela ma petite. Vous avez bien un instant ? Vous voulez bien les regarder avec moi ? C'est un peu dur, vous savez. La vieille fait suinter ses yeux.

— Oui, bien sûr, mais je n'ai pas beaucoup de temps, j'ai beaucoup à faire vous comprenez ? C'est mon premier jour

La petite s'est accroupie à côté de la vieille dont les doigts déformés froissent méchamment les photos. Elle s'arrête un instant sur un cliché la montrant tenant dans ses bras un petit chien.

— Il est mignon, c'est quoi comme race ? ose la Directrice, posant sa main potelée sur l'avant-bras décharné de la vieille, à la peau flasque et ridée comme un cou de poulet

— Un Shih Tzu ! répond la vieille impatientement. Quelle petite sotte, pense-t-elle, qui ne connaît rien à rien.

Le cliché date d'une dizaine d'années. On y voit la vieille sur la terrasse de leur ancien appartement qui tient dans ses bras, comme un bébé, une boule de poils noire et blanche tachée d'un pétale de langue. La vieille sourit. La vieille souriait toujours sur les photos. Il fallait faire bonne figure. Mais elle souriait mauvais. Elle porte un tablier à fleurs. Il fait très beau. Ce doit être l'été. Les jardinières de géranium et de pensées sont accrochées aux garde-corps. Derrière elle, dans un paysage d'immeubles récents, blancs, on distingue un couple attablé à leur terrasse, en face. La vieille croit encore entendre son mari qui lui

demande de tenir la pose, les jambes ridiculement fléchies sous son embonpoint, qui plaisante grassement avec un rire forcé. La vieille prenait souvent plaisir à opposer aux feints enjouements du vieux un visage fermé et dur pour augmenter encore son malaise. Parfois, il se fâchait. Il lui arrivait, rarement, de lever la main sur elle mais il ne l'abattait jamais. Alors, pendant des semaines, parfois des mois, elle lui rendait la vie impossible. Puis elle redevenait soudainement aimable. Le vieux ne savait plus quoi faire. Comment s'appelait-il ce chien ? Voyons, elle ne s'en souvient plus...Aki, voilà c'est ça, Aki. C'était un chien de race, il avait fallu lui donner un nom commençant par A.

Le chien était resté avec eux cinq ans. Les dernières semaines, il était là comme un reproche. Alors il avait fallu s'en débarrasser et n'y plus penser. Pourtant.

Pourtant, elle s'en souvient, c'était un samedi après-midi. La vieille minaudait. Elle prenait une voix de petite fille, appelait le vieux « Papounet ». Leur fils émerveillé par le Pinocchio de Comencini qui passait alors en épisodes à la télévision, appelait depuis son père ainsi. Pendant des semaines, on n'avait plus vu le gosse. Il s'enfonçait sous les tables, sous les lits, espérant retrouver la protection moite des entrailles de la bête contre les humeurs de la mère.

Le vieux n'était pas dupe des simagrées de sa femme. Il profitait du répit. Il entrait dans le jeu. Et quand, plus tard, elle le rabrouerait encore pour quelque vétille, il saurait lui dire : « Pourtant, l'autre jour, quand nous sommes allés chercher Aki, tu étais contente. Vraiment, je ne te comprends pas ». Il surjouerait l'abattement, la fatigue. Elle, excédée par tant de veulerie l'en mépriserait davantage encore, s'il était possible. La vieille et le vieux avaient déjà eu plusieurs chiens. D'abord des yorkshires, un ou deux, qui étaient morts, trop fragiles, très rapidement. Puis un ridicule caniche orange qui n'avait guère fait de profit non plus. Enfin un autre, au poil gris, tout petit, hystérique, qui avait vécu assez longtemps celui-là. Ils trouvaient un tel accomplissement dans le regard ému des voisins, des voisines et des commerçants, quand ils leur disaient que ce petit chien était le centre de leur vie ; une telle jouissance dans la soumission inconditionnelle de cette bête à leurs petites brimades, qu'ils se persuadaient qu'elle comptait vraiment pour eux, peut-être même qu'ils l'aimaient bien. Et l'animal était mort.

Ils se promirent d'abord de n'en pas prendre un autre, trop de contraintes. Il fallait respecter un temps de deuil décent. On ne pouvait pas avoir répété pendant tant d'années que ce chien était pour eux comme un enfant et le

remplacer aussitôt crevé. Enfin, en ce samedi après-midi, ils s'autorisèrent à sauter le pas, décidèrent sur un coup de tête d'acheter un Shih Tzu.

Ils partirent dans la petite automobile du vieux pour un élevage dont l'émission de télévision qui leur avait fait découvrir la race avait donné l'adresse. Ils prirent un moment de suée à signer vaniteusement le chèque un peu gros et placèrent le chiot à l'arrière sur un plaid pour qu'il ne tache pas la banquette. Les premiers temps furent heureux. Le dressage rude et inconséquent du petit animal les occupait tout entier. Ils s'attendrissaient devant ses manières maladroites, le prenaient comme un bébé dans les bras (c'est de cette époque que date la photographie), le nourrissaient de filet haché mélangé à du riz rond dans une gamelle d'inox rutilant qu'ils produisaient devant lui, trois fois par jour, dans de grandes cérémonies qui rythmaient leurs journées. Bientôt, le ventre de la bestiole à courtes pattes frotta le sol. Malgré les encouragements rieurs de ses maîtres (« Viens mon Aki, allons viens » pouffaient-ils en tapotant sur les coussins), il lui était désormais absolument impossible de sauter sur le canapé. Ce même canapé auquel les mêmes maîtres lui interdisaient l'accès il y a quelques semaines encore en lui assénant des tapes cinglantes sur la truffe. Mais le chien avait ceci de bon sur les enfants qu'il ne gardait pas rancune des avanies et semblait même chercher à s'en consoler en quémandant les caresses de ses persécuteurs. Lors d'un hiver plus rigoureux que les autres, le petit chien découvrit le bonheur de courir en bondissant dans la neige dont il émergeait à peine. Le vieux disait que les chiens de sa race, originaire du Tibet, aimaient le froid par atavisme. « Atavisme ». Le vieux n'en revenait pas de connaître un tel mot. Il s'en gargarisait. Les passants s'amusaient de voir la peluche disparaître et réapparaître à chaque bond dans un ébouriffement de poils gelés. Le chien, chaque matin, chaque après-midi et chaque soir, allait couiner devant la laisse accrochée dans la cuisine : « Oui mon Aki, oui, on y va ! » rigolait le vieux en cherchant la vieille du regard pour l'obliger à reconnaître l'évidence de sa petite victoire. Car le vieux jouissait de voir la vieille se renfrogner. Il savait bien qu'elle commençait à prendre ombrage de l'émancipation insouciante et joyeuse et du chien et du vieux. Il lui disait « Mais viens, viens donc avec nous au lieu de rester là dans ton fauteuil ». Mais la vieille ne pouvait pas céder, pas question de baisser la garde. La voisine, une jolie jeune femme (« des youpins » n'omettait jamais de souligner le vieux), demandait en plaisantant des nouvelles de Aki en attendant l'ascenseur tandis que la vieille, fermée dans son manteau, serrait ses lèvres minces et s'agaçait de la gaillardise du vieux.

Le vieux provoquait bêtement sa femme, il la cherchait, distillait placidement de petits commentaires grivois sur la voisine qui mettaient la vieille hors d'elle. D'horribles scènes s'ensuivaient dans le huis clos de leur appartement. Le vieux matois écartait d'un air navré ses gros bras de son gros corps : « Je ne comprends pas vraiment, enfin que me reproches-tu ? » et il allait promener le chien. Le vieux tenait la vieille. De ce temps datent les premières bouderies du petit chien. Se sentait-il confusément l'enjeu d'un affrontement qui le dépassait ? Le chien mordillait la main au lieu de la lécher et se laissait aller à un abattement ostensible et rebelle. Le vieux et la vieille rivalisèrent alors en gâteries et minauderies pour retrouver avant l'autre les faveurs de l'animal. Mais la vieille ne pouvait guère compter que sur les caresses tandis que le vieux avait pour lui les gamelles et surtout les promenades. Bientôt le chien se prit à rechigner devant le filet et voici, surtout, que le froid cessa. Alors, désarmés, impuissants, le vieux et la vieille, lassés de leur querelle, craignant peut-être de sacrifier aux faveurs d'une bête cette haine si pure qui soutenait leurs vies depuis tant d'années, s'accordèrent ensemble, sans qu'un mot ne fût dit, pour accabler ce chien qu'ils adoraient hier.

La vieille reprit la main. On trouva bien vite que cette bête leur causait trop de tracas : il n'était plus possible de la laisser seule à la maison pour aller faire des courses. Le chien aboyait, pleurait, les voisins se plaignaient. Il fallait toujours que l'un des deux se sacrifiât pour le garder : « Et bien sûr, c'est toujours moi ! Disait la vieille. Je ne sors plus d'ailleurs, moi qui aimais tant mes petites promenades. Mais tu t'en fous toi, tu sors, tu promènes ton chien et tu parles avec tout le monde à tort et à travers. Ah, tu me fais honte tu sais... ». Le vieux, contrit, laissait dire et tentait de renchérir pour adoucir son sort : « Oui, c'est vrai Nounouche, je vois bien que tu as raison. Nous ne pouvons plus aller au restaurant, il se comporte mal. Il monte sur nos genoux pour manger dans notre assiette. Tout le monde nous regarde ». Le chien levait la tête vers eux, guettait en vain un regard, puis allait à la cuisine se blottir dans son panier. La vieille, au fil des jours, constatait avec satisfaction que le renoncement du vieux lui coûtait beaucoup. Bientôt, elle le surprit qui donnait à nouveau au chien les plus jolis morceaux. Elle le rabroua sévèrement. Dans ces moments, le vieux prenait dans ses bras le chien qui se débattait, méfiant : « Viens mon pépère ». Il s'enfermait avec lui dans le petit bureau où il conservait les reliques de sa vie professionnelle passée, quand il pouvait jouir de ces courts moments de vraie liberté sur le chemin de la gare, l'attaché-case à la main. Là, il s'amusait à tourmenter le chien, le faisait tourner sur lui-même à toute vitesse sur le lino ciré. Le chien